L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 7 AOUT 1893. 66ème Année.

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 7 AOUT 1893.

Dufour de Bonneu.
Propriétaires-Editeurs.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par D. E. Morphy, à la résidence, coin des rues Prieur et Cypress, un stock vaste et choisi d'épiceries de famille, vins et liqueurs, une glacière, une balance, etc. Aussi ameublements de chambre à coucher, de salon, de salle à manger et de cuisine.

BELGIQUE.--LA REVISION CONSTITUTIONNELLE.

Non, jamais—s'écrie un grand organe de Paris, du 23 juillet—jamais gestation plus longue n'a abouti à un accouchement plus laborieux que la revision constitutionnelle en Belgique! Les médecins, pourtant, abondent: hommes de l'art, spécialistes, amateurs, pratiquants et consultants. Le ministère Beernaert y met tout son zèle, les vingt et un de la Chambre et du Sénat s'y appliquent, suivant le mot connu, *comme des messieurs très sages* les divers groupes de la droite, et la gauche modérée et l'extrême gauche rivalisent de projets et de contre-projets.

Trop, sans doute, car avec tant de bonnes volontés diverses, l'accord est impossible et toutes ces forces, au lieu de s'entr'aider, se neutralisent. Voilà, par exemple, l'article relatif au Sénat qui, vingt fois remis sur le métier, vient encore de se casser en mille morceaux.

La fictative trop consciencieuse de mettre d'accord *tout le monde et son père* était condamnée d'avance à cet insuccès. Dans une première délibération, tous les systèmes avaient également échoué. Devant cette table rase, la Chambre, courageusement, s'est remise à l'œuvre. M. Adolphe Visart avait déniché l'oiseau rare, un projet de transaction qu'il croyait propre à plaire à tous les partis.

A la gauche modérée il disait: Vous tenez à l'élection à deux degrés du Sénat? Qu'à cela ne tienne! Un quart de la haute assemblée sera élu suivant ce système. Se retournant vers l'extrême gauche, il ajoutait: Vous ne voulez point entendre parler de l'élection à deux degrés? A merveille! Les trois quarts du Sénat sortiront donc du suffrage direct. Voilà la droite: La limitation du cens électoral vous plaît? Pourquoi pas? Nous fixerons à trente ans—puisque trente-cinq n'ont pas passer—l'âge des électeurs sénatoriaux.

Cette olla-podrida, destinée à flatter le goût de tout le monde, grâce au mélange des éléments les plus hétérogènes, ne point en l'heur d'agréer aux divers partis en vue desquels la recette en avait été combinée. Le système de M. Visart est allé rejoindre dans la nécropole des bonnes intentions avortées tant de contre-projets déjà rejetés. Et voilà une fois de plus à vau-l'eau la reconstitution du Sénat!

Vraiment, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'une telle situation, en se prolongeant, décourage le ministère. Depuis quelques jours on prête à M. Beernaert le dessein bien formé de donner sa démission. Hier, il se serait écrié devant un groupe de députés: "Cette fois-ci, j'en ai assez!" Et les commentaires de grossir l'incident, et les coupeurs de cheveux en quatre—il en est jusque dans les couloirs des Parlements—d'exploiter gravement ce symptôme nouveau qui venait de se produire: le président du conseil avait manqué le train de cinq heures quarante-neuf qui, chaque soir, après la séance, le ramène à son Tusculum ambulant de Boitsfort.

Plus de doute: si M. Beernaert reste en ville, c'est qu'il rédige sa lettre de démission, ou, plutôt, c'est qu'il se rend au palais pour notifier lui-même sa résolution au roi. Déjà l'on discute son successeur; on met en avant des noms, on s'échauffe sur des répartitions de portefeuilles.

Hélas! tout ce beau feu devait tomber aussi vite qu'il s'était allumé. Le président du conseil, qui peut manquer son train tout comme un simple mortel, prit le train suivant, s'en alla bourgeoisement et paisiblement à son paradis de banlieue. Donc, point de démission immédiate. Quant au mot qui avait donné l'éveil, des versions plus précises en rétablirent la vraie teneur—Que faire? disait à M. de Beernaert l'infatigable M. de Smet. De Naeyer, en pensé-t-il, en son for intérieur? Ce n'est point à une tentative de réforme sénatoriale.—Ah! lui aurait répondu le ministre, si on n'avait pas le sentiment du devoir, ce serait à jeter le manche après la cognée!

Mais ou a le sentiment du devoir, ce qui équivaut à dire que l'on resterait, qu'on ne quitterait pas la partie avant d'avoir définitivement attaché son nom à ce grand chapitre de l'histoire nationale que sera la revision constitutionnelle.

Non pas que M. Beernaert se fasse des illusions sur les difficultés de l'entreprise. Même après le cap du Sénat franchi, il y a le principe de la représentation proportionnelle, que le président du conseil s'honore de ne pas vouloir abandonner après l'avoir invoqué quand la droite était en minorité; il y a les questions que soulève le vote-protection, système agricole auquel M. Beernaert entend opposer certaines réserves relatives à la libre entrée des céréales alimentaires.

L'avenir n'est pas rose; mais ce n'est pas une raison pour qu'un lutteur comme M. Beernaert laisse embourber le char de la revision et jette les catholiques dans l'embarras inextricable de le remplacer à cette heure. Bruxelles peut se rassurer: si la Belgique n'a point encore de Constitution, elle a encore un ministère.

Le langage des yeux n'est pas celui qui persuade le moins.

PELLISSON.

Mme X.... vient de prendre à son service, sans demander de certificats, une jeune bonne qui sort de chez une demi-mondaine.

En rangeant ses toilettes, elle met de côté quelques dentelles salies, et dit à la fille:

—Justine, il faudra laver tout cela.

La petite bonne prend le paquet, et revient, quelque temps après, déposer trois louis devant sa maîtresse.

—Hein? qu'est-ce que c'est? demande dame-ci, stupéfaite.

—Eh bien, quoi! Le prix des vêtements que Madame m'a dit de *laver!*

Il est question d'importer en France un petit appareil parlementaire japonais qui permet à un député de voter sans se déranger.

Chaque honorable n'a qu'à presser un bouton mis à sa portée, pour faire tomber une boule blanche ou noire dans l'urne. On peut, si besoin est, rallier ainsi l'urne au domicile du député. De chez lui, l'honorable qui garde la chambre et ne peut s'y rendre, votera sans quitter son lit ou son fauteuil. Par suite, plus d'abstention!

Le président serait en droit de dire à tout abstentionniste:

—Pourquoi avez vous pas voté? Auriez vous perdu la boule?

Ce serait en effet, sa seule excuse.

Discussion au café.

—Monsieur, je n'ai qu'un mot à vous dire. Vous êtes bête à manger du foin!

—Je vous ferai remarquer, monsieur, que, même dans le cas où je serais une bête, il me serait presque impossible, aujourd'hui, de me prouver du foin.

Entre gavroches:

—Dis donc, depuis que t'es apprenti pâtissier, tu dois bien en manger de ces bons gâteaux, dis?

—En manger, oh! c'est pas possible, mon singe les compte; je les lèche seulement.

FEUILLETON.

CENDRILLON

GRAND ROMAN INÉDIT

—PAR—

EMILE RICHEBOURG.

QUATRIÈME PARTIE.

L'ARC-EN-CIEL.

(SUITE.)

C'était Madelon, la mendiante, que l'on avait surnommée la vieille au sac. Couchée dans la haie, elle avait entendu notre conversation, et rien n'avait échappé à ses oreilles et à ses regards. Brutalement, elle me dit:

—Hé! hé! monsieur Jean, la belle fille au garde forestier ne veut plus se marier avec vous, et pour cause: elle est malade.

Si je ne m'étais pas retenu, Gabrielle, je crois bien que j'aurais étranglé la vieille mendiante.

Ce que j'éprouvai, je ne saurais le dire. La foudre tombant sur moi n'aurait pas produit un effet plus terrible. En un instant, mille idées folles me passèrent par la tête. Ce que vous veniez de me dire m'était expliqué ou plutôt je me l'expliquais: vous ne m'aimiez plus, vous aviez trahi vos serments.

Ah! pardonnez-moi, Gabrielle, d'avoir en ces pensées; je ne pouvais pas deviner que vous aviez été victime d'un monstrueux attentat et que votre désespoir, à cet instant où je vous maudissais, était plus grand que le mien.

Le lendemain, je partis de Charmillon; je sentais que je n'y pourrais plus vivre. J'allai passer quelque temps chez des parents du côté de ma mère, puis je me mis à parcourir la France, cherchant l'apaisement. Je voulais vous oublier, je ne pouvais pas.

J'étais loin, dans les Pyrénées, lorsque j'appris que, après avoir mis votre enfant au monde, vous aviez perdu la raison et qu'on vous avait enfermée dans une hospice d'aliénée. Un jour, le père Anglade reçut une lettre de son fils; Pierre annonçait qu'il était capitaine et venait d'être nommé chevalier de la Légion-d'Honneur.

Le regard de Gabrielle eut un rayonnement.

—Oh! s'écria-t-elle, en joignant les mains, capitaine, chevalier de la Légion-d'Honneur.

—Mais je ne vous ai pas tout dit: votre frère est rentré en France avec le grade de chef de bataillon et portant sur la poitrine la croix d'officier de la Légion-d'Honneur.

Gabrielle chancela et dut s'appuyer sur le bras de Jean Legrand. C'était, maintenant, la joie qui l'étouffait. Elle se remit promptement, et d'une voix vibrante:

—De son côté l'honneur, la gloire, prononça-t-elle, du mien, le déshonneur, la honte!

—Que dites-vous! exclama Jean Legrand; ah! Gabrielle, pauvre victime d'un misérable, vous n'avez aucun reproche à vous adresser! Est-ce que votre mère, proclamant votre innocence, ne vous a pas bénie? Est-ce que votre père, qui vous croit morte et vous pleure toujours, a pensé un seul instant que sa fille avait fait une tache à son honneur? On ne maudit pas ceux que l'on regrette. Gabrielle, Gabrielle, si votre malheur a été grand, il n'a été le déshonneur et la honte que pour le misérable, qui a brisé votre vie!

Voilà ce que dit votre père, voilà ce qu'il me répétait encore la dernière fois que je l'ai vu.

Et quand vous reviendrez près de lui, vous verrez sa joie; vous verrez comme sa tendresse et celle de votre frère, vous feront oublier toutes les douleurs de votre terrible passé.

—Je n'oublierai pas, je n'oublierai jamais, Jean Legrand, à moins que je ne perde encore la mémoire; mais auprès de mon père et de mon frère, je retrouverai, j'espère, un peu de bonheur.

—Avez-vous encore quelque chose à me demander, Gabrielle?

—Non, vous m'avez appris ce que je désirais savoir. Cependant...

—Dites, Gabrielle.

—Avez-vous encore votre père?

—Oui, mais comme le vôtre, il a beaucoup vieilli.

—Etes-vous marié?

—Je suis marié, Gabrielle.

—Vous avez des enfants?

—Deux petits garçons, un de dix ans, l'autre de huit ans.

—Vous êtes heureux, vous le méritez.

—Je suis heureux, mais pas comme j'aurais pu l'être, répondit-il avec un accent de regret qui pénétra Gabrielle jusqu'au cœur.

Il lui avait pris la main et la serrait doucement. Elle soupira et baissa la tête.

Ils avaient senti, en même temps, qu'il restait encore en eux, caché dans un repli du cœur, quelque chose de l'amour d'autrefois.

—Jean Legrand, reprit-elle, en relevant lentement la tête et montrant son visage plus pâle, aimez votre femme et vos enfants, le bonheur, le bonheur vrai est dans la famille.

J'ai encore un mot à vous dire.

—Je vous écoute, Gabrielle.

J'ai ici une mission à remplir; je dois donc, pendant quelque temps encore, rester à la ferme de Vertpré, malgré la joie, le bonheur que j'éprouverais à revoir dès demain mon père et mon frère. Mais je ne peux pas, je ne peux pas.

Si vous passiez à Charmillon, avant que je n'y sois revenue, ne dites pas à mon père, ni à personne que je ne suis pas morte, que vous m'avez vue, Jean Legrand, promettez-moi de garder le silence.

—Je vous le promets, Gabrielle.

—Merci. Maintenant séparons-nous.

—Je vous reverrai, Gabrielle.

—Je l'espère, Jean Legrand, quand vous viendrez à Charmillon.

Leurs mains s'unirent; et pendant un instant, très court, ils se regardèrent silencieusement.

—Adieu, Jean Legrand, dit-elle.

—Adieu, Gabrielle, répéta-t-il.

Il marcha rapidement vers le moulin, pendant qu'elle prenait la direction de la ferme, en suivant le bord de la rivière.

X

L'ŒUVRE COMMENCE.

Gaston Melville et Armande s'étaient installés au Petit Castel. Si nous disons installés, c'est une manière de parler; en réalité, c'était et ce ne pouvait être qu'un campement. Ne devait on pas disparaître comme on était venu, sans bruit, sans éveiller l'attention des gens, toujours trop disposés à se mêler des affaires des autres?

Le faux Jonathan Milsesn, qui, pour la circonstance, s'appelait Delombre, avait un matin, amené sa compagne à Joigny; puis, le soir même, était retourné à Paris. Il avait à s'occuper de son autre complice, un de ces misérables, comme il y en a tant, qui grouillent dans les bas-fonds fangeux de la grande ville, constamment à l'affût d'une proie à saisir, de quelque mauvaise entreprise à tenter.

Jonathan Milsesn s'était facilement entendu avec son homme qui, moyennant quelques pièces d'or données d'abord, et la promesse d'une récompense de vingt-cinq mille francs, s'engageait à vendre corps et âme à son nouveau patron.

Il va sans dire que de Melville, toujours prudent, ne s'était fait connaître à ce gredin que sous le nom de Delombre et ne lui avait dit de ses projets que juste ce qu'il en devait savoir pour le jouer, tant qu'il allait avoir à jouer dans l'affaire.

Le véhicule et les chevaux qui devaient servir à l'enlèvement de Marie Madeleine avaient été achetés, les chenaux chez un loueur de la banlieue, la voiture, une vieille berline, achetée chez un carrossier du quartier des Ternes, lequel avait la spécialité de rendre aux voitures d'un autre temps une apparence de jeunesse.

Il s'étonna bien un peu qu'on lui achète ce vieux berlingot destiné à mettre au feu et qu'il avait ramassé, peut-être, de temps auparavant, dans une vente aux environs de Paris, en se disant: il y a les ferrures, dont je pourrai me servir.

Mais il trouvait à se défaire du véhicule, très avantageusement, et il se garda bien de faire aucune observation, d'autant plus que la vieille calèse roulante paissait énormément et coûtait cher.

—Etait-elle, en manique, pensa-t-il, ou, qui sait? à un collectionneur. Il y a des gens qui ont des idées et des goûts si bizarres!

Il parla de remettre à neuf, autant que possible, la vieille berline.

Une femme vêtue de noir, au maintien modeste et au visage austère comme son costume, descendit de l'omnibus pendant que le conducteur tirait de dessous la bâche une valise peu lourde, qu'il tendit ensuite au garçon de l'auberge accourru pour le recevoir.

Outre cette valise, la voyageuse avait encore à la main un sac de voyage.

Le costume noir de cette femme était complété par une coiffure moitié chapeau, moitié bonnet avec ruche de tulle sur le devant, comme en portent certaines religieuses. Cette coiffure, quelque peu surannée, pour ne pas dire ridicule, emboîtait la tête tout entière, s'abaissait sur le front, qu'elle cachait à moitié, et ne laissait voir de la chevelure que deux maigres mèches qui s'en échappaient et restaient, on ne sait trop pourquoi, flotter sur les tempes. Cela n'empêchait point la dame d'avoir un air de bonne rentière tout à fait respectable.

Mme Guillaume, la maîtresse de l'auberge, grosse femme joufflue, haute en couleur, souriante toujours afin de montrer ses dents blanches, mais gênée dans ses mouvements par un embonpoint tournant à l'obésité, s'empressa de sortir de la maison et de s'avancer vers la voyageuse, les mains appuyées sur son ventre.

—Madame s'arrête sans doute pour dîner? dit elle.

—Je dînerai, certainement, répondit la voyageuse; mais l'on m'a dit que je trouverais une chambre convenable dans votre maison.

—Oh! on vous a pas trompée; nous avons trois chambres de voyageurs, vous choisirez celle qui vous plaira le mieux.

En échangeant ces paroles, les deux femmes étaient entrées dans la salle de l'auberge où, à une table, trois hommes déjeunaient.

—Alors, madame, reprit l'aubergiste, vous passerez ici le reste de la journée et la nuit?

—Je pense, madame, répondit la voyageuse, demeurer chez vous huit jours, quinze jours, plus peut être, je ne saurais dire au juste.

—Oh! madame, aussi longtemps que vous voudrez, et vous serez bien soignée, je m'en flatte; vous verrez.

—Je suis de Dijon, je m'appelle Mme Berneret. Hélas! je suis veuve, j'ai perdu mon mari il y a cinq ans; mais j'ai un fils, un bon fils, qui a pris la suite des affaires de son père; monsieur Berneret, mon chef défunt, était négociant en vins des grands crus de Bourgogne et il avait une nombreuse et riche clientèle, que mon fils a conservée. Il la visite en ce moment, et je viens l'attendre à Mauvert où il doit me rejoindre aussitôt qu'il le pourra.

La grosse femme, qui ne demandait pas à savoir tout cela, s'inclina avec déférence; puis de sa voix aingageante:

—Si madame veut s'asseoir à cette table, je vais la servir moi-même.

—Non, répondit la voyageuse, en jetant un regard de défiance sur les trois hommes attablés, je n'aime pas à me trouver avec tout le monde; si vous le voulez bien, je prendrai mes repas dans ma chambre.

—Nous sommes ici au service des voyageurs, dit vivement l'aubergiste, et toujours prête à faire ce qu'ils demandent.

Elle appela une jeune servante occupée à coudre dans un coin de la salle.

—Victorine, lui dit-elle, tu vas accompagner madame et tu feras voir la chambre; allons, prends ce sac et cette valise; quand madame aura pris sa chambre, tu lui mettras son couvert et lui demanderas ce qu'elle désire manger, de ce que nous avons ici, bien entendu. A partir de ce moment, tu es entièrement au service de madame.

—Et si je suis contente de vous, ma fille, je vous récompenserai, ajouta la voyageuse d'une voix douceresse.

La chambre qu'elle choisit n'était ni la plus grande ni la mieux décorée; mais de la fenêtre qui ouvrait sur un verger, on avait une belle vue sur la campagne et le château de Mondragret, que l'on découvrait, à gauche, à travers les arbres lui faisant une ceinture de verdure.

Victorine était bavarde, comme le sont généralement toutes les filles d'auberge, et on même temps naïve et bonasse. La voyageuse la fit jaser, sans avoir l'air de faire attention à tout ce qu'elle disait; mais, adroitement, elle se faisait donner tous les renseignements qui lui étaient nécessaires.

Ce jour-là, elle resta dans sa chambre. Maintenant qu'elle était sur les lieux où allait s'engager l'action, elle achevait de se préparer au rôle qu'elle avait à jouer.

Le lendemain, qui était un jeudi, elle se leva de bonne heure, descendit dans la salle et dit à Mme Guillaume, qui lui demandait si elle avait bien dormi, si elle était contente de son lit:

—Oui, je suis très bien. A quelle heure M. le curé dit-il sa messe?

—A l'on vous voules aller à l'église?

—Oui, entendre la sainte messe; c'est un de mes devoirs religieux de tous les jours auquel je ne manque jamais; je prie pour les chères âmes du Purgatoire et je m'ouvre autant que je peux le chemin du Paradis.

Et elle laissait voir le livre d'heures qu'elle avait sous son bras.

—M. le curé dit tous les jours sa messe à sept heures répondit l'aubergiste; du reste, vous entendez? voilà la cloche qui sonne.

—Oui, j'entends; après la messe, je ferai une promenade, c'est une de mes habitudes; je commencerai à visiter Mauvert et ses environs, qui, d'après ce que j'en ai vu de ma fenêtre, doivent être ravissants.

—C'est vrai, nous avons par ici de jolis endroits.

—Je rentrerai à onze heures pour déjeuner; ensuite j'irai dans le village, faire quelques aumônes à de pauvres gens que je vous prierai de m'indiquer, ma bonne madame Guillaume. Je ne suis pas riche, riche; mais j'ai dix francs à donner chaque jour à des malheureux. C'est un vœux que j'ai fait à la Sainte-Vierge, le jour où j'ai conduit mon cher mari au cimetière, ajouta-t-elle avec des larmes dans la voix.

L'aubergiste, émue écrasa deux larmes sous ses paupières. Et quand la dame si pieuse et si généreuse se fut éloignée:

—Voilà une bien honnête personne, dit-elle à une voisine qui se trouvait avec elle et avait aussi entendu les paroles de la veuve.

—Oui, vraiment, et il faudrait qu'il y en eût beaucoup comme elle; c'est tout à fait édifiant, ma chère madame Guillaume, et c'est une bénédiction pour Mauvert que cette pieuse dame y vienne passer quelques jours.

Ces paroles allaient être répétées et bientôt courir tout le village.

Sans beaucoup de peine, la compagne de Gaston de Melville chargeait les autres de faire une réputation de sainteté. De fait, elle était si bien entrée dans la peau de son personnage, qu'on pouvait la prendre pour une femme confite en dévotion et qu'on lui aurait donné le bon Dieu sans confession.

Elle assista à la messe, comme elle devait le faire tous les jours, et, pendant l'office elle garda une attitude si recueillie, la tête inclinée, les mains jointes, paraissant absorbée dans ses prières, que le curé la remarqua, et que, à la sortie de l'église les vieilles dévotes du village, édifiées par sa grande piété, la saluèrent respectueusement.

On l'avait vue glisser une pièce de monnaie dans le tronc des pauvres. On la vit, en sortant dans la rue, se baisser plusieurs fois pour embrasser des enfants qui se rendaient à l'école, et l'on remarquait qu'elle embrassait de préférence ceux qui étaient pauvrement vêtus....

—Elle aime les enfants, disait-on; elle est bien de parole avec le ciel.

Elle traversa le village, passa devant la maison des Royer, dont la porte était ouverte, plongea son regard à l'intérieur et vit la jeune femme alitaitant son dernier né. Elle aurait pu entrer, mais elle ne tenait pas à faire là sa première visite. Elle alla jusqu'au bout du bois, qui était désert, remarqua l'épaisseur des taillis; puis, tranquillement, contente d'avoir bien commencé sa journée, elle acheva sa promenade au bord de la Yèse et rentra à l'auberge à l'heure qu'elle avait indiquée.

Elle déjeuna, causa avec Victorine, qui lui apprit ce que déjà on disait d'elle à Mauvert, et sortit de nouveau à deux heures, après que Mme Guillaume lui eut désigné les personnes à qui elle pouvait s'intéresser. Elle en avait fait une liste, en tête de laquelle se trouvait la famille Royer. Elle alla chez d'autres,—cela entrait dans son plan,—remettant au lendemain sa visite à Clémence.

Elle distribua, non pas dix, mais vingt francs, avec la recommandation qu'il fallait que l'on fît à ses bienfaits, en faisant voir la bonne et généreuse Mme de Melville.

Elle tira son porte monnaie de sa poche, l'ouvrit, et mettant une pièce de vingt francs dans la main de Clémence:

—Voilà pour vos enfants, dit-elle. Et voici pour votre vieille mère, ajouta-t-elle faisant tomber une seconde pièce d'or dans la main de la jeune femme.

—Mais... mais... balbutia Clémence, prête à sangloter, vous êtes donc la Providence!

—Non, ma bonne, je ne suis qu'une pauvre femme qui a été malheureuse autrefois, qui a souffert et qui s'est donné la douce mission de soulager, selon ses moyens, les souffrances des autres.

—Ah! madame, comment puis-je vous remercier? Je ne trouve pas les paroles; mais, voyez-vous, c'est dans mon cœur.

—Pour si peu, madame Clémence, vous n'avez pas à me remercier, répliqua Armande en se levant.

Puis comme elle tendait la main à la jeune femme avant de se retirer:

—Et vos autres enfants? dit-elle.

—Mon plus petit est là, dans son berceau, il dort; les grands sont à l'école.

—A quelle heure reviennent-ils de l'école?

—A cinq heures.

—Je reviendrai vous voir demain, et je les verrai.

Elle s'approcha du berceau, parut s'attendrir en contemplant la petite tête de l'enfant et murmura, mais de façon à être entendue:

—Oh! le gentil chérubin!

Et, faisant semblant d'essuyer une larme, elle ajouta d'une voix oppressée:

—Rien ne m'en a repris un qui avait cet âge; c'est que j'ai pitié du ciel.

Elle se retira.

Ainsi qu'elle l'avait annoncé, elle se présenta de nouveau le lendemain, avant cinq heures. C'était le samedi, jour choisi par Marie-Madeleine pour ses visites. La jeune fille allait-elle venir? Elle l'espérait. Elle n'avait pas seulement la curiosité de voir l'institutrice, de juger par elle-même si elle était aussi jolie que le disait de Melville; elle tenait, surtout, si c'était possible, à capter la confiance de Marie-Madeleine.

Elle causa avec Clémence, en attendant les enfants, qui ne tardèrent pas à revenir de l'école. Elle complimenta la jeune mère: ses chers enfants étaient proprement tenus; on voyait par les soins qu'elle leur donnait, qu'elle les aimait, qu'elle était une bonne mère; elle pouvait s'estimer très heureuse d'avoir une aussi charmante petite famille. C'était une joie pour elle de se trouver au milieu de ces enfants si gais, si bruyants, à la mine éveillée et dont les fraîches couleurs, les bonnes grosses joues, appelaient les baisers, respiraient la santé. Elle se sentait toute rajeunie. C'est qu'elle adorait les enfants.

Elle ne se lassait pas de les embrasser.

—Cela me fait du bien au cœur, disait elle.

Elle s'occupait particulièrement de celui que Clémence appelait "mon gros Jules", ce garçonnet à qui Marie-Madeleine s'intéressait et donnait des leçons de dessin.

Le petit bonhomme tira au milieu de la pièce une petite table et alla prendre dans un coin un grand carton dans lequel se trouvaient, pêle-mêle, tout joyeux et avec une sorte de fierté, il les montra à la dame.

—Mais c'est très bien, mon petit ami, il y a de la hardiesse dans ce coup de crayon, beaucoup de sentiment et de goût dans votre trait; vous deviendrez un artiste, disait Armande.

Et en indiquant certaines parties faibles de tel ou tel dessin, elle donnait quelques conseils. Elle le pouvait, ayant beaucoup travaillé autrefois avec Blanche Gimoux à ces mêmes dessins d'ornement.

—Tu entends, Jules, ta mère, écoute bien madame; c'est aussi ce que te répète constamment Mlle Marie-Madeleine.

Armande dressa la tête et, regardant Clémence:

—Qui est cette demoiselle dont vous parlez? demanda-t-elle.

—Mlle Marie-Madeleine est une institutrice, madame; elle fait l'éducation des petites demoiselles de Mme la comtesse de Clairfond; elle a pris en amitié mon gros Jules, et comme elle dessine à merveille et pourrait être si elle le voulait, une bonne maîtresse de dessin, d'après ce que dit notre maître d'école, elle a la complaisance et la bonté de venir ici donner des leçons à mon garçon.

—Oh! alors, je comprends maintenant que votre cher enfant soit déjà si avancé. Aussi, je ne vous le cache pas, je m'étonnais....

—Maman, s'écria le petit garçon, qui s'était avancé sur le seuil de la porte, voici Mlle Marie-Madeleine.

Et il s'élança à la rencontre de l'institutrice.

Armande ne put s'empêcher de tressaillir. Et en même temps qu'elle pâlissait, une lueur sombre s'alluma dans son regard.

—Oh! la chère demoiselle, disait Clémence, il faut qu'elle aime bien mon garçon, pour se déranger ainsi; car il est bien rare qu'elle ne vienne pas lui donner sa leçon le samedi.

—Ah! elle vient ici le samedi, fit Armande déjà remise de l'émotion qu'elle venait d'éprouver et qui tenait à plusieurs causes. N'était ce pas tout son horrible passé que lui rappelait cette jeune fille, la fille de son ami et de cette Gabrielle qu'elle avait tant détestée?

—Oui, répondit Clémence, le samedi, dans l'après-midi, elle n'a pas ses petites élèves et elle profite de sa demi-journée de liberté pour venir passer une heure ici, dans notre pauvre chambre.

—Est ce que d'habitude elle ne vient pas plus tôt.

—Non! madame, c'est son heure, à cause de Jules; elle ne veut pas lui faire manquer sa classe. Oh! elle est gentille, allez, bien gentille.

Marie-Madeleine entra dans la maison, tenant le petit garçon par la main.

A la vue de l'étrangère, qui s'était levée et la saluait gracieusement, elle eut un mouvement de surprise.

—Mademoiselle Marie-Madeleine, dit Clémence, cette dame est une personne charitable qui s'intéresse aussi à ma petite famille.

Armande s'inclina de nouveau devant la jeune fille.

—Oui, vraiment, se disait-elle, elle est jolie, plus jolie encore que ne l'était sa mère.

Clémence avança un siège, et Marie-Madeleine s'étant assise, échangea avec elle quelque quelques paroles de politesse. La voix de celle ci était pateline, mielleuse, mais n'ayant rien qui ressemblât à de l'affectation. Son langage et ses manières répondaient à son costume. Tout en elle était simplicité et austérité.

Marie-Madeleine, malgré sa réserve se laissait prendre au jeu de l'habile comédienne.

Le petit garçon était sur la table le dessin inachevé auquel il travaillait et la leçon commença. Avec la douceur et la patience de la véritable institutrice, la jeune fille dirigeait le travail de l'enfant, prenait parfois le crayon et lui indiquait de quelle façon il devait rendre plus complet les effets d'ombre et de lumière.

Armande s'extasiait, admirait fort la manière d'enseigner de Marie-Madeleine et faisait comprendre à celle-ci, par ses réflexions et ses observations, que l'art du dessin ne lui était pas étranger. Elles causaient, et l'horrible femme, dans tout ce qu'elle disait, soit qu'elle interrogeât ou répondît, trouvait le moyen d'être agréable à la jeune fille.

Marie-Madeleine, subjuguée, et d'ailleurs incapable de soupçonner une mauvaise pensée chez cette femme tout en Dieu, ne se défendait point contre le sentiment de sympathie qu'elle lui inspirait.

Elle ne s'apercevait pas que par instants, cette femme, qui parlait si bien de la bonté et de la miséricorde divines, la regardait d'une façon étrange. Alors, Armande croyait déjà tenir sa victime et savourait d'avance le plaisir qu'elle éprouverait à torturer à son aise la fille de cette Gabrielle maudite, son ancienne bête noire.

Quand elle crut avoir suffisamment amadoué la jeune fille sans défiance et trop prompte à juger sur des apparences, elle se retira, en disant:

—Je reviendrai vous voir dans la semaine, madame Royer; mais certainement samedi prochain afin d'avoir le grand plaisir de revoir mademoiselle avant de quitter Mauvert.

—Elle est très bien, cette dame, dit Marie-Madeleine à Clémence; comment se nomme-t-elle?

—Mme Berneret, elle est de Dijon, c'est une veuve très riche.

Et Clémence s'empressa d'apprendre à la jeune fille ce que l'on savait de Mme Berneret à Mauvert et ce que tout le monde disait d'elle.

—Cette dame fait un noble emploi de sa fortune, c'est très bien, répondit simplement Marie-Madeleine.

A Mauvert, le dimanche, les paroissiens, très dévots, nous l'avons dit, ne manquaient pas d'assister à la messe.

Armande vint, de bonne heure, prendre sa place à l'église. Elle savait par la servante de l'auberge que la comtesse de Clairfond, ses petites filles et leur institutrice venaient entendre la grand'messe. Elle avait choisi sa place, faisant face au banc de Mme de Clairfond; elle tenait à édifier aussi Marie Madeleine par sa grande piété. Cela viendrait à l'appui de ce que Clémence Royer avait pu dire d'elle à la jeune fille après qu'elle les eut quittées.

La comtesse, accompagnée de ses enfants et de l'institutrice, fit son entrée dans l'église, comme le prêtre montait à l'autel. Tout de suite Marie-Madeleine aperçut la fausse dévote et ce fut elle, la première, qui salua. Armande rendit le salut, bénévolement, puis courba la tête, qu'elle ne leva plus pendant tout le temps de l'office.

—Allons, j'ai gagné sa confiance, se disait-elle, tout ira bien; et si elle vient samedi prochain chez les Royer, la chose marchera toute seule; ce ne sera pas malheureux, car je commence à en avoir assez de ce rôle bête qu'il me fait jouer ici.

L'office terminé, et bien qu'elle ne se fût point pressée de quitter sa place, elle arriva juste à temps au bénitier pour y tremper le bout de ses doigts et présenter l'eau bénite à Marie-Madeleine, en faisant une profonde révérence. Un charmant sourire de la jeune fille la remercia.

—Naïve, vit, pensa-t-elle; attends un peu, je t'en donnerai encore de l'eau bénite!

Elle laissa passer la comtesse et l'institutrice, tenant chacune une filleule par la main, et sortit de l'église une des dernières. Ces dames montaient dans le landau qui les avait amenées et attendaient.

Les hommes avaient tous le chapeau à la main; les femmes, rangées de chaque côté de la voiture, s'inclinaient devant les dames du château, qui répondaient par des mouvements de tête et de gracieux sourires.

Le landau parti, emporté par les chevaux lancés au grand trot, Armande le suivit d'un regard chargé d'envie et de haine. A ce moment, elle pensait à Mme Melville, son ancienne bienfaitrice, qui, elle aussi, avait un équipage comme celui de la riche comtesse de Clairfond. Elle avait oublié son rôle, et ses traits avaient repris leur sinistre aspect.

—Oui, il veille sur le repos de mon fils et le mien. Excellent ami, cœur dévoué, c'est lui qui me réconforte lorsqu'il me voit abandonner au découragement, à mes terreurs. Il a chargé un homme de surveiller mon mari, afin d'être instruit de toutes les démarches qu'il pourrait faire.

—Précaution peut être bien inutile.

—Ces jours derniers, M. Turgan m'apprit que le faux Américain Jonathan Milsesn et cette odieuse Armande, indigne d'être l'associée du misérable, avaient brusquement quitté Paris. Où sont-ils allés? M. Turgan l'ignore. Eh bien, mon oncle, au lieu de me réjouir de ce départ, il m'inquiète. I me semble qu'il m'annonce quelque malheur. C'est toujours ce même pressentiment qui est en moi et dont je ne peux pas me délivrer.

—Allons, Blanche, tu as besoin de calme, ton séjour en Bourgogne amènera forcément un changement dans tes idées; au château de Mondragret, près de Marie-Madeleine, dans cette atmosphère de joie, de bonheur tu trouveras l'apaisement.

—Peut-être; enfin, je l'espère.

—Quel jour dois-tu partir?

—Après-demain.

—Tu as prévenu de ton arrivée?

—Non, ne voulant causer aucun dérangement.

Je me suis informée, je trouverai une voiture à Montbard, qui me conduira au château de Mondragret.

—Quelle joie pour Marie-Madeleine! Blanche, continua le vieillard très ému, tu lui diras, à cette chère enfant: l'abbé Ginoux est bien vieux, depuis des années il ne donne plus la bénédiction nuptiale, mais il chantera la messe de votre mariage; il vous a baptisée, il veut vous marier.

—Je lui dirai cela, mon oncle, après lui avoir fait connaître les souffrances de sa pauvre mère.

Mme Melville entra dans le petit salon où le commandant attendait debout, son chapeau à la main, les yeux fixés sur un portrait en pied de Paul Melville à l'âge de quinze ans et en uniforme de lycéen.

Pierre Anglade s'inclina respectueusement devant Mme Melville.

—Ne sommes-nous pas des amis, monsieur? dit-elle, en lui tendant affectueusement la main.

L'officier s'inclina de nouveau; puis, contenant son émotion:

—J'accepte ce titre d'ami que je n'aurais pas osé me donner, madame, répondit-il; il peut s'ajouter à la reconnaissance que nous vous devons, mon père et moi.

—Non, fit-elle tristement, vous croyez me devoir de la reconnaissance.

—Madame, ce que vous avez fait pour l'enfant....

—Ne parlons pas de cela, je vous en prie, l'interrompit elle; ce serait remuer le passé toujours plein de larmes.

—C'est vrai, madame, toujours plein de larmes.

—Veuillez vous asseoir, monsieur Anglade, là, sur ce canapé, à côté de moi. Vous venez me parler de Marie Madeleine; oh! je me doute bien de ce que vous avez à me dire. Mais donnez-moi d'abord des nouvelles de votre excellent père; comment va-t-il?

—Aussi bien que peut aller un vieillard de son âge, madame.

—L'avez-vous vu depuis la dernière lettre que je lui ai adressée?

—Le jour où cette lettre lui a été remise, j'étais à Charmillon; c'est moi qui ai la votre lettre, madame.

—Je n'ai pas à vous demander si vous avez été surpris et heureux l'un et l'autre, en apprenant le prochain mariage de Marie Madeleine.

—Plus heureux encore que surpris, madame. Mon père aime sa petite-fille autant qu'il a pu aimer Gabrielle, et moi, j'aime ma nièce; nous n'avons qu'elle et elle ne nous connaît pas, elle ignore que nous existons. Elle n'a pu souffrir d'être privée de notre tendresse, mais nous souffrons, nous, de ne pas avoir Marie Madeleine. Jérôme Anglade aurait-il pu vivre au milieu de tant de souvenirs douloureux s'il n'y avait pas vu passer un rayon d'espérance? L'espérance, pour ce vieillard au déclin de la vie, est